

Une nouvelle marée humaine a paralysé Alger

■ La mobilisation contre le pouvoir a connu un cinquième vendredi d'affilée.

■ La population poursuit une révolution inachevée estime la psychanalyste Karima Lazali.

Reportage Arezki Aït-Larbi
Correspondant à Alger

Malgré la pluie, la grande mobilisation hebdomadaire contre le régime du président Bouteflika n'a pas dérogé à l'habitude. Hier à Alger, des milliers de manifestants ont envahi le centre-ville dès la matinée. Début d'après midi, la ville était paralysée, une nouvelle fois, par une marée humaine, dans une ambiance conviviale et bon enfant.

Aux cris de "Algérie libre et démocratique", des milliers de voix ont crié leur rêve de liberté. Un peu plus loin, d'autres reprennent en chœur: "Vous avez détruit le pays, bande de voleurs!" Un autre carré leur répond en écho: "Pouvoir assassin". Une banderole décline le programme: "Dégagez! Après votre départ, nous construirons notre pays."

Comme un défi au mauvais temps, un quinqua-génaire, trempé comme un canard, brandit fièrement sa pancarte: "La pluie ne tue pas. Le pouvoir tue à petit feu. Alors, marchons!". Un enfant de quatre ans coiffé d'un bonnet aux couleurs nationales, chante: "Armée, peuple, khawa khawa (tous frères)".

L'irruption des femmes

Au nom de l'unité du mouvement, les islamistes tentent, depuis le début du soulèvement, de torpiller tout débat autour des questions démocratiques. Comme le statut de la femme, qui leur donne de l'urticaire. Un Groupe de femmes pour le changement vers l'égalité a décidé de briser le tabou des fraternités toxiques. Dans une déclaration publiée jeudi, les signataires rappellent que "la construction de notre avenir commun ne va pas sans une égalité pleine et

entière entre les citoyennes et les citoyens, sans distinction de genre, de classe, de région ou de croyances". Présentes en force dans les manifestations, elles réaffirment leur "détermination à changer le système en place avec toutes ses composantes, y compris son volet sexiste, patriarcal et misogyne".

Autre épine dans le pied islamiste, des manifestants ont brandi, hier, les photos d'intellectuels assassinés par les terroristes dans les années 90. Une banderole rappelle que, malgré le temps qui passe, les plaies sont toujours à vif: "Non à l'oubli! Non au pardon! Non à la réhabilitation des sanguinaires!"

Retrouvailles fraternelles

Stigmatisé par les barbus au nom de l'unité nationale, le drapeau berbère, commun à toute l'Afrique nord, s'est imposé aux côtés de l'emblème national, et marque la renaissance de l'Algérie plurielle. En arabe, en berbère et en français, les chants et les slogans se sont mélangés dans une harmonieuse symphonie. Sur les réseaux sociaux, les internautes ont vivement condamné les chefs intégristes réfugiés à Londres qui ont appelé à brûler les drapeaux français, russe et chinois.

Contre ces manœuvres sournoises, l'esprit d'une convivialité fraternelle a prévalu. Plus encore que la semaine dernière, plusieurs familles ont préparé du couscous et des gâteaux, qu'elles ont offerts gracieusement aux manifestants venus de province. Rachid, un enseignant kabyle de 35 ans est ému aux larmes: "Lorsque nous sommes venus manifester à Alger en juin 2001, nous avons été chassés comme des ennemis. Aujourd'hui, on nous accueille à bras ouverts avec du couscous. Je suis fier de retrouver mes frères algérois..."

**Le drapeau
berbère
s'est imposé
aux côtés
de l'emblème
national.**

Karima Lazali: "C'est une déclaration majeure de citoyenneté!"

Entretien Arezki Aït-Larbi
Correspondant à Alger

Auteur d'un ouvrage retentissant sur *Le Trauma colonial*, la psychanalyste Karima Lazali explique le soulèvement pacifique des Algériens.

Depuis des semaines, des millions d'Algériens manifestent pour rejeter le régime de Bouteflika et exiger le changement démocratique. Comment analysez-vous ce sursaut après deux décennies d'apparente soumission ?

Les individus étaient épuisés et vidés par des années de terreur durant la guerre intérieure des années 1990. Cette guerre s'est déclenchée peu de temps après que la population ait réclamé, en octobre 1988, un changement majeur, en passant d'une gouvernance totalitaire, représentée par un parti unique, vers la pluralité politique. Le basculement dans le sang et la cruauté qui a suivi cet épisode de changement de régime a constitué un réel traumatisme pour toute la population, conduisant bien des femmes et des hommes à se murer dans le silence, la peur et l'insécurité.

À cela, s'ajoute le contexte géopolitique de ces dernières années, avec le démantèlement de nombreuses sociétés arabes. En effet, l'appel enthousiaste à la démocratie s'est chèrement payé par des guerres civiles et/ou tribales. Ce constat a hanté les individus en Algérie, conduisant à redoubler de vigilance. Donc, les individus vivaient à nouveau dans la crainte d'un éventuel basculement dans le pire. Ils étaient comme en latence, donnant l'impression de vivre dans l'immobilisme, le désintérêt et une forme d'endormissement. Cette situation était liée à l'ampleur des catastrophes vécues, laissant les vivants comme abasourdis et très occupés par tous ces morts et disparus de la guerre intérieure. Rappelons aussi que les disparus, les morts, le sentiment d'être vidé, meurtri, offensé datent déjà de la colonisation française. Durant l'indépendance, la glorification des

martyrs de la guerre, et le sentiment d'avoir été victorieux de cette guerre n'ont pas permis à l'ensemble de la population de se pencher collectivement sur l'immensité des pertes accumulées sur 132 ans de colonisation. La population a eu l'impression d'être écartée de ce qui fut son propre combat. Sa participation révolutionnaire a été confisquée par un régime politique qui s'est intégralement approprié cette histoire, recréant à nouveau exclusion, offense et élimination de la population. En réalité, cette fabrication politique de l'histoire a conduit à écarter la population de sa propre histoire. Les individus refusent actuellement de participer à la poursuite de leur élimination du jeu politique et sociétal.

On a l'impression de découvrir un autre peuple. Comment expliquez-vous l'ampleur de la mobilisation et son caractère pacifique ?

Justement, il ne s'agit pas d'un autre peuple. Nous assistons au fait que la population algérienne renoue avec son passé révolutionnaire et remet chacun à sa place : gouvernants et

gouvernés. La révolution a été l'affaire de toute la population algérienne. Les nombreuses années de confiscation et de privations sociales, culturelles, économiques, politiques, individuelles... par une gouvernance totalitaire, se sont accumulées jusqu'à l'instant imprévisible du soulèvement actuel, qui est massif, heureux, soudain et inattendu. L'endormissement de la population algérienne n'était pas une abdication, mais une mise en retrait, peut-être nécessaire, pour panser les plaies et les meurtrissures qui se sont déroulées sur bientôt deux siècles, en lien avec une longue histoire de destruction des individus et du collectif.

La pensée révolutionnaire a retrouvé son chemin et son histoire déjà ancienne. La présence de Djamila Bouhired, icône de la révolution algérienne, vient conforter cette idée que le temps est venu de poursuivre ce que l'indépendance a été, à savoir une révolution inachevée car confisquée par un régime politique avide de cumul et de possessions maté-

rielles. Mais pour cela, il y fallait un déclencheur, un moment propice. Le temps est venu à l'occasion du cinquième mandat d'Abdelaziz Bouteflika de répondre collectivement à la supercherie du pouvoir politique.

Ce qui frappe dans ce mouvement, c'est aussi le civisme des manifestants, dans un climat de ferveur et de convivialité.

Pourquoi cette soudaine irruption du citoyen ? Qu'en restera-t-il à l'avenir ?

Pour l'instant, cette révolution marque un temps historique majeur : un peuple entier refuse de se soumettre au pouvoir totalitaire invisible, comme il a refusé de continuer à se soumettre au pouvoir colonial. Actuellement, nous assistons à la construction d'une véritable société civile, alors que la destruction du collectif algérien a été un des grands projets de la colonisation, et il s'est poursuivi dans l'Algérie indépendante. Ce refus de consentir à sa propre destruction est une décision majeure, qui montre que l'indépendance n'a pas suffi à libérer la société de son aliénation coloniale. C'est le collectif actuellement qui rappelle que les gouvernés choisissent leurs gouvernants. Il ne s'agit donc pas d'inverser les règles du jeu comme cela a eu lieu depuis 1962. Fabuleuse manière de remettre chacun à sa place.

Par ailleurs, c'est une déclaration majeure de citoyenneté. L'humour, les slogans, les chansons et surtout les messages inscrits sur les pancartes pour qu'ils restent dans les mémoires. C'est une leçon sur ce que doit être une gouvernance dite républicaine. Autrement dit, la population algérienne nous dit en acte comment elle est en train de s'arracher son vivre ensemble et son projet politique citoyen. Quelle merveilleuse réhabilitation de l'Histoire...

→ • Karima Lazali, *Le Trauma colonial, enquête sur les effets psychiques et politiques contemporains de l'oppression coloniale en Algérie*, Éd. La Découverte, Paris 2018.